

—Je n'en ai aucun, en effet ?
 —Alors, d'où vient ta certitude ?
 —As-tu confiance en moi ?
 —Certes.
 —Tu m'aimes et tu ne doutes pas de ma parole ?
 —J'ai la plus grande affection pour toi... et j'ai pour toi également l'estime que mérite ton caractère loyal et franc.
 —Me croiras-tu sur parole si je te dis que Beaufort n'est pas coupable ?
 —Non, car la justice s'appuie sur des preuves matérielles et ce sont des preuves du même genre que je demande pour contrebalancer l'effet moral des premières.
 —Des preuves, je n'en possède pas... que je puisse te dire.
 —Tu en as donc ?
 —Oui.
 Et Robert, avec la plus vive anxiété, avec une émotion indicible :
 —Ai-je entendu ? veuille bien répéter, je t'en supplie, ce que tu viens de me dire... Tu possèdes des preuves de l'innocence de Beaufort ?
 —Je l'ai dit et je le répète, sans hésitation, sans crainte.
 —Impossible.
 —Pourquoi ?
 —Parce que si tu disais la vérité, si tu étais sûr de posséder des preuves d'une telle gravité, Beaufort serait libre... Ces preuves, tu manquerais à tous tes devoirs, en ne les révélant pas à la justice.
 —Ce n'est pas mon secret.
 Robert haussa les épaules.
 —Ton secret, dit-il... peut-il en être question quand il s'agit, d'une part d'un innocent que menace une condamnation terrible, de l'autre d'une victime dont le meurtre reste impuni ?
 —Les médecins reçoivent parfois de graves confidences... dont la révélation leur est interdite comme aux prêtres celle de la confession.
 —Et tu es donc prêt à laisser condamner Beaufort ?...
 Gérard essayait la sueur qui coulait de son front.
 —Je ne puis rien faire pour le sauver.
 —Malgré la certitude que tu as de son innocence ?
 —Malgré cette certitude.
 —Tu ne peux rien pour venger mon père ?
 —Rien.
 —Malgré ton affection pour moi ?
 —Malgré cette affection.
 —Eh bien, je ne te crois pas ?
 —Mon ami, je t'en supplie.
 —Non, je ne te crois pas !... Tu cherches à m'en imposer, parce qu'il s'agit de Modeste. C'est une comédie que tu joues, une comédie odieuse, indigne de toi et que je ne te pardonne qu'à cause de ta sœur.
 —Je te jures, Robert !
 —C'est inutile, pour moi, il n'est rien qui puisse t'empêcher de parler.
 —La douleur t'égare... Crois-moi... J'ai dit la vérité.
 —Non... Tu as menti... ou tu t'abuses peut-être...
 —Si tu n'as pas confiance en moi, c'est que tu n'aimes pas Modeste.
 Tu ne l'aimes pas, car tu veux qu'elle soit à jamais perdue pour toi. Refuse de me croire, Robert... et Modeste peut en mourir.
 —C'est ma mort aussi, car je l'aime.
 Et Gérard désespéré, avec un cri de rage :
 —Et je ne puis rien dire... Et je ne puis rien faire !...
 Les deux jeunes gens restèrent silencieux, debout l'un en face de l'autre.
 Tout à coup l'on entendit des pas légers qui se rapprochaient du cabinet du médecin et s'arrêtaient devant la porte.
 —C'est elle ! C'est ma sœur !!! murmura Gérard.
 —Sait-elle que Beaufort est son père ?
 —Pas encore.
 On frappa à la porte et une douce et timide voix demanda :
 —Puis-je entrer ? Je trouve que vous êtes bien longtemps à revenir.
 Et comme interdits, ils ne répondaient pas :
 —Je sais que vous êtes ici... je vous aientendus causer... Gérard, ce n'est pas toi que Robert est venu voir... c'est moi... sois raisonnable et permets-moi d'entrer.
 —Chère enfant ! murmura le docteur, les yeux remplis de larmes.
 Soudain Robert semble avoir pris une résolution.
 Il ouvre la porte.
 —Entrez, Modeste, dit-il... entrez ?
 Elle fait quelques pas dans le cabinet et s'arrête en voyant combien leur visage est défait. Robert, ému, tremble violemment et Gérard trahit le même trouble. Sous le regard investigateur de la jeune fille, tous les deux ils détournent les yeux.
 Elle s'étonne, elle s'inquiète, elle les interroge :
 —Qu'y a-t-il entre vous ? que se passe-t-il ?
 —Modeste, dit Robert Valognes, écoutez et soyez juge.
 —Robert, que vas-tu dire ? fit le docteur au comble de l'angoisse.
 —Je vous écoute, Robert, dit la jeune fille.
 —Notre mariage est impossible.
 —Impossible... grand Dieu !... Ah ! je prévoyais un malheur, Robert, vous ne m'aimez plus.
 —Je vous adore.
 —Si cela est vrai, pourquoi me désespérez-vous ?
 —Notre mariage, Modeste, est intimement lié au sort de Beaufort qui est accusé d'avoir assassiné mon père.
 —M. Beaufort est innocent. Ma mère et mon frère me l'ont dit.

La justice reconnaîtra tôt ou tard son erreur. Dans tous les cas, et quel que soit le sort réservé à M. Beaufort, que j'aime, puisqu'il m'a sauvé la vie, en quoi cela peut-il nous intéresser, nous qui ne sommes que des étrangers pour lui ?

—En quoi cela vous intéresse, ce n'est pas à moi de vous l'apprendre mais vous le saurez assurément quelque jour. Votre frère vient de m'affirmer, comme il l'a fait pour vous, que Beaufort est innocent, mais son affirmation n'est pas suffisante pour moi qui le crois coupable. Je lui ai demandé des preuves. Il en a et se refuse à me les donner, dit-il... Suppliez-le, Modeste, sans doute vos prières seront plus puissantes que les miennes auprès de lui.

—Mon frère, est-il vrai que de la condamnation ou de l'acquittement de M. Beaufort dépendent mon mariage et mon bonheur ?

Il baissa la tête, en signe affirmatif, n'ayant pas la force de répondre.

—Et vous ne voulez me dire, ni l'un ni l'autre, quels sont les mystérieux liens qui me lient à M. Beaufort ?...

—Votre mère vous l'apprendra, Modeste.

Elle eut quelques secondes de réflexions.

—Soit, dit-elle... Eh bien, Gérard, puisque le sort de M. Beaufort c'est le mien, c'est à toi d'en décider, mon frère... Je suis surprise toutefois que possédant des preuves de cette innocence, tu n'en aies pas informé la justice. Quelles raisons t'en empêchent ?

—L'honneur, Modeste. N'insiste pas, mon enfant.

Je ne comprendrai jamais que l'honneur puisse t'obliger à laisser condamner un innocent...

—Elle a raison, Gérard, elle a raison, écoute-la, dit Robert. Elle parle avec son cœur, avec la droiture de son esprit.

—En dehors de cette raison de justice souveraine, il en est d'autres.

—Par pitié, Modeste... dit Gérard avec douleur.

—Songe, mon frère, qu'il s'agit de mon bonheur...

Elle avait pris de force une main de Gérard ; Robert Valognes s'était emparé de l'autre. Ils les serraient dans une douce étreinte et ils avaient un bras passé autour de son cou. Ils lui parlaient tout près du visage, les yeux dans les yeux.

—Songe qu'il s'agit de venger mon père, disait Robert.

—Songe que j'ai voulu mourir, reprenait Modeste, songe que je me suis laissée tomber dans la rivière, et que sans toi je ne vivrais plus... Songe que je mourrai si ce mariage est reconnu impossible... Je mourrai, je te le jure... et je prendrai mes précautions, va, et tu ne seras pas là, cette fois, pour m'arracher à la vie qui me pèse...

—Ah ! cruelle, cruelle enfant, murmurait le médecin.

—Songe combien mon père t'aimait, Gérard... Il eût été si heureux de ce mariage ! Cela lui eût fait une vieillesse enviable... au milieu de sa nouvelle famille...

—C'est une torture que tu m'infliges à plaisir. Je ne puis rien, tu le sais.

—Songe, Gérard, songe donc qu'il y a quelque part un misérable qui a tué, qui a volé, et qui, certain de l'impunité, se réjouit de son crime... de son crime, Gérard, dont il t'a fait le complice...

—Robert ! Robert !

—Le complice, je le répète, complaisant et discret. C'est ta complaisance qui lui donne la tranquillité, au misérable que tu connais. C'est ta discrétion qui lui assure l'impunité... Ah ! il doit bien rire, vraiment... Rire de toi, rire de nous tous... Et il n'a pas besoin de se presser pour fuir de France et gagner les pays voisins, car il compte sur toi et ton honneur le protège ! Et quel honneur que celui qui sauve la vie d'un assassin et d'un voleur !...

Il parlait avec colère. Son désespoir lui faisait perdre toute retenue.

—Je te pardonne, Robert, dit le docteur, tout ce que tu m'as dit. Je ne me souviendrai de rien.

Et se tournant vers Modeste :

—Et à toi aussi je pardonne, ma sœur bien aimée, tes menaces de suicide... tu m'as bouleversé, chère enfant... tu m'as déchiré le cœur.

Il sortit lentement.

Modeste et Robert restèrent seuls.

—Ainsi, c'est fini ? dit la jeune fille...

—Hélas !

—Nous avons beau nous aimer, notre mariage est impossible.

—Vous avez entendu votre frère !

—Vous m'aimez cependant, Robert ?

—Si je vous aime, Modeste ! dit-il les mains jointes... Ah ! que mon père n'est-il là, pour vous dire quel a été mon désespoir, à tous les refus de madame Langon de vous donner à moi !

—Puisqu'il en est ainsi, vous ne refuserez pas de répondre à la question que je vais vous poser.

—Laquelle ?

—D'où vient l'influence si tardive de M. Beaufort sur ma vie ? D'où vient que notre bonheur soit lié à lui si intimement ?

—Vous désirez le savoir ?

—Je l'exige... Assez de mystères autour de moi... Il s'agit de mon amour, —puisque je vous aime,—et de ma vie, puisque je mourrai si je ne suis pas à vous...

—Eh bien, soit, je vous le dirai, moi... Beaufort est votre père !!

—Mon père !! L'assassin de M. Valognes !!! M. Beaufort ?...

Elle était devenue si pâle, qu'il se précipita vers elle dans la crainte d'une faiblesse, mais elle l'écarta de la main.

JULES MARY

A suivre